

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Monterey Gilbert

Judith Cowan

Volume 40, numéro 4 (238), août 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cowan, J. (1998). Monterey Gilbert. *Liberté*, 40(4), 25–46.

JUDITH COWAN

MONTEREY GILBERT*

Deux heures après le souper, comme la pleine lune se levait sur les prés, le chant des coyotes commença. La météo annonçait le premier gel. La lune s'élançait à travers les nuages, illuminant de son rayon glacial l'herbe givrée, et les voix mélodieuses l'accompagnaient. Marian s'arrêta net au milieu de la cuisine. Evan, qui avait fait la vaisselle à sa place, souleva un rond du poêle. Marian était figée par les sons clairs et ardents. Le hurlement venait de tout près, juste en arrière, au pied de la butte.

Evan cracha dans le poêle, remua les braises, prit sa pipe sur l'étagère, s'assit à la table avec *The Sherbrooke Record* et ajusta ses lunettes. Marian tendait l'oreille, immobile, parcourue de frissons. Evan n'avait rien entendu. Pendant des années, il avait travaillé dans les bois avec une tronçonneuse. Il était devenu sourd.

Elle décrocha la veste de laine de son homme et tira de la pile de chaussures une paire de bottes en caoutchouc. Puis elle descendit la 22 du dessus de la patère. Evan leva les yeux.

— Ils sont là...? demanda-t-il.

— J'en ai entendu un, peut-être deux.

* Cette nouvelle a paru en anglais, sous le même titre, dans *More Than Life Itself*, de Judith Cowan, Ottawa, Oberson Press, 1997, p. 87-108.

— Je vais y aller, si tu veux; tu les auras jamais comme ça.

Il commença à replier le journal.

— Non, non, je sais, fit-elle en secouant la tête, je veux juste aller voir.

Il retourna à son journal et dit avec douceur:

— Ne prends pas cette carabine-là.

— Qu'est-ce qu'elle a? demanda-t-elle en l'examinant.

— C'est une semi-automatique. Prends la 303...

Marian prit la plus grosse. Evan tourna la page du journal qui trembla un peu entre ses doigts aux bouts carrés.

— Les balles... dans ma veste d'étable.

Elle sortit le chargeur, qu'il fallait accrocher sous la carabine, ce qui l'agaçait, le mit dans sa poche et alla dans le hangar, à côté de sa voiture et de la camionnette d'Evan. Dès qu'elle fut hors de vue, elle extirpa avec les ongles une balle de laiton brillant et l'inséra dans la culasse. Elle ne voulait pas transporter toutes ces balles sur elle. Evan ne comprendrait sûrement pas. Elle en prit une autre et la fourra dans sa poche, mit le cran de sûreté et laissa le reste des munitions. C'était une femme âgée, de grande taille, bien charpentée, vêtue d'un pantalon de velours côtelé et de la veste de son mari, qui s'en allait dans la nuit lumineuse, une carabine chargée à la main.

La lune était énorme. Le chant de deux coyotes s'élevait en une célébration fantomatique, l'un de derrière la grange et l'autre, qui répondait, du haut de la butte, au-delà de la terre des Gilbert. Marian s'engagea sans bruit dans l'allée de gravier, prêtant l'oreille. Les sons montaient le long des planches grises de la grange qu'ils faisaient vibrer comme un instrument. Rien d'autre ne bougeait. Marian marchait avec précaution. Une fois dans le champ, passé les bâtiments, elle avança avec son ombre sur le sentier qui tournait à la lisière du bois.

Comment entrer en contact avec une si grande beauté, un tel vide, une telle peur ? Le hurlement au clair de lune avait un sens parce qu'il exprimait un besoin et y répondait en même temps. Marian brûlait de désir. Pas de tuer, ni de hurler, c'était plutôt l'intense besoin de quelque chose. Au moins, elle était là, dehors, seule, loin de son brave homme, et elle pouvait marcher tout son saoul avant de retourner près de lui. Il serait bientôt couché de toute façon. Elle quitta le sentier et fit demi-tour par le pré. L'herbe crissait sous ses bottes. Le coyote le plus proche s'interrompit. Alors elle bifurqua en direction de chez les Gilbert et traversa un champ abandonné où, naguère, on avait cultivé de l'orge.

Au bout du champ, elle atteignit la prairie où la vieille jument d'Evan était morte dix ans plus tôt. Elle s'arrêta. La mort était simple pour les chevaux. C'était Marian qui l'avait trouvée en cueillant des fleurs sauvages. Elle avait vu dépasser des boutons d'or un monticule roussâtre, le cou étiré et osseux, les mâchoires entrouvertes. Elle était allée prévenir Evan qui avait sorti le tracteur et creusé un grand trou pour enterrer la jument sur place. Avait-elle choisi l'endroit où mourir ? Depuis, aucun cheval n'avait voulu y passer ni même s'en approcher. Marian fit halte où le sol était un peu plus creux, l'herbe plus fournie.

Evan avait tant aimé ses chevaux autrefois. C'était son seul luxe. Maintenant, il n'en avait plus. Il avait gardé un beau hongre isabelle jusqu'à la fin, surtout parce qu'il était poussif. En tout cas, il était rétif, on n'aurait pas pu le vendre, sauf à l'abattoir. Comme Evan ne voulait pas s'y résoudre, le cheval était mort paisiblement dans son box. L'équarrisseur avait dû le sortir avec un treuil. Il avait dit :

— Vous aurez de la misère à mettre un autre cheval là-dedans, à moins de désinfecter comme il faut.

— Pas grave..., avait répondu Evan.

Marian fixait son ombre sur la tombe éclairée par la lune et se rappelait cette réponse.

Pas grave... Désormais, plus rien n'aurait d'importance pour Evan, parce qu'il n'achèterait ni ne vendrait plus aucun cheval: il prenait sa retraite. Finis les travaux agricoles, fini le travail dans les bois, l'élevage des chevaux de selle, finis l'effort et les soucis. Comme pour le champ d'orge en friche depuis... trois, quatre ans? Evan allait rester assis à la cuisine à fumer sa pipe et à lire le journal jusqu'à la fin de ses jours. Quand elle essayait de le sortir de sa routine, elle provoquait une réaction confuse et colérique qu'elle ne comprenait pas. Il était bien déterminé à ne rien faire. Sauf aller au salon et lire de la poésie.

Marian se retourna vers la maison. Elle était grande, la maison de la famille Willard, dont la haute silhouette dépassait les cèdres qui la flanquaient. Elle remarqua son haleine contre leur masse sombre. Novembre. Bientôt la neige. Elle s'éloigna, traînant sa carabine de la Seconde Guerre mondiale, reconditionnée.

Marian était écossaise. C'était une mariée de guerre, de deux ans plus âgée que son mari. On était en 1971, elle avait eu soixante et un ans en septembre. Quand elle était arrivée sur la terre d'Evan, elle ignorait tout du Canada et de la vie à la ferme. Dans sa jeunesse, elle avait étudié la peinture dans une école de dessin d'Édimbourg. Les professeurs lui avaient dit qu'elle avait du talent. C'était un monde si éloigné, si différent. Un monde de principes sévères et, lui semblait-il maintenant, d'idéaux dépassés. Jamais, à vingt ans, elle n'aurait pu imaginer comment sa vie allait tourner, ni qu'un jour, âgée, elle se retrouverait dans un champ glacé du Québec, une carabine sous le bras, en train de chercher un couple de coyotes qu'elle n'avait pas l'intention de blesser et que, d'ailleurs, elle ne trouverait pas. Elle n'aurait pu davantage imaginer son état d'esprit. La solitude qu'elle éprouvait dépassait de loin ce qu'elle aurait pu prévoir. Tout en marchant, elle essaya de se rappeler ce que la solitude représentait alors pour elle.

Ce à quoi elle s'attendait à l'époque, ou plutôt ce qu'elle se représentait comme avenir, devait avoir la forme d'un cercle bourgeois du genre de celui où sa mère avait évolué. Dans un petit pays peuplé de parents et d'amis, où les trains seraient passés à l'heure pour l'emmener en visite, elle aurait été une dame écossaise bien-pensante, portant des vêtements de tweed et des colliers de perles. Pas l'excentrique femme de fermier qu'elle était devenue dans cet immense pays où tout et tout le monde était toujours trop loin, où il n'y avait pas de trains et où le temps était presque toujours exécrable. Sa respiration se fit plus profonde, tandis qu'en proie à ces pensées elle escaladait la butte en direction de chez Gilbert.

Mais non, évidemment, ce n'était pas tout; d'ailleurs, le climat écossais était épouvantable lui aussi, et les gens, durs, intraitables. Marian avait connu la solitude bien avant d'arriver au Québec. En se mariant et en venant ici, elle avait tenté de trouver une solution. Parce qu'à vingt ans, elle était tombée éperdument amoureuse à l'université d'Édimbourg. Elle s'était donnée à lui en dépit des valeurs, du code de conduite et des attentes de sa mère. C'était en 1930. Quand il l'avait plaquée, en 1932, elle avait cru sa vie finie.

C'était la rupture qui avait tout changé, le moment où tout avait basculé. Pendant des mois, elle avait vraiment cru qu'elle mourrait de chagrin. Elle n'avait pas pu continuer à peindre, elle avait quitté l'école. Il lui avait fallu plus d'un an pour s'en remettre. En fin de compte, elle était partie à Glasgow pour se donner une formation de physiothérapeute. Elle s'était résignée à gagner sa vie en restant célibataire. C'était pendant la Dépression, à l'époque où tant d'aspects de la vie changeaient du tout au tout en très peu de temps. Au moment où la guerre avait éclaté, le destin de Marian semblait tout tracé. À vingt-neuf ans, elle était vieille fille. Mais au moins il y avait du travail. Elle avait trouvé un emploi à Londres, et les Canadiens étaient arrivés.

Quand Evan Willard était apparu avec son profil aquilin, grand et bien intentionné, elle avait déjà trente et un ans. Elle avait hésité. Pendant qu'elle s'interrogeait sur son compte, on l'avait envoyé en France, où il risquait de se faire tuer. Puis Londres avait été bombardée toutes les nuits, le rationnement s'était installé, la vie était devenue survie. Quand Evan était réapparu à Londres, sa mère à elle lui avait écrit de ne pas faire la folle: «Épouse-le, je suis sûre que c'est un homme bon, ne rate pas ta dernière chance, il va t'emmener au Canada.» Elle l'avait donc accepté, mais sans grand enthousiasme.

C'était effectivement un homme bon, il avait toujours été bon pour elle et très compréhensif. Elle lui avait tout raconté de sa peine d'amour. Et il l'avait amenée dans cette grande maison de bardeaux, sur la terre de sa famille, au Québec, dans les Cantons de l'Est. Il n'avait pas cherché à en savoir plus sur son ancien amant. Ses toiles avaient été remisées au grenier. Elle ne les avait jamais regardées depuis. Et Evan avait fait d'elle la maîtresse de tout ce qui lui appartenait: maison, bâtiments, champs, pâturages et terres à bois, chevaux et véhicules. Il avait veillé à ce qu'elle ait toujours sa propre voiture et lui payait chaque année un voyage en Écosse. Il l'aimait et voulait son bonheur.

Ils avaient eu deux fils. Traversant les broussailles en bordure de la propriété des Gilbert, guidée par la mélopée des coyotes, elle résolut de ne pas s'appesantir sur ses fils. Elle leur avait donné tout ce qu'elle pouvait, mais ils étaient devenus des étrangers. Ils étaient mariés tous les deux, l'un vivait à Toronto, l'autre à Pierrefonds. Comment avaient-ils pu devenir si américains? Avec son methodisme démodé des Cantons, Evan n'était pas comme eux. Ils étaient suffisants, arrogants et tapageurs. Ils la déroutaient et la contrariaient. Naturellement, ils avaient dû quitter la région pour trouver du travail. Ils avaient grandi sans apprendre le français, elle le regret-

tait amèrement. Les premiers temps qu'elle était au Québec, elle n'avait pas compris la question francophone, ou du moins pas assez tôt. Evan avait dit que ça ne valait pas la peine de se casser la tête avec ça, et elle l'avait cru. C'est ainsi qu'au début de leur vieillesse ils se retrouvaient seuls. Il s'occupait méticuleusement de la maison et du jardin, mais leur terre restait en friche au fil des saisons.

Ces derniers temps, au crépuscule, surtout maintenant que l'hiver approchait, Marian se mettait souvent à la fenêtre de la cuisine. Elle contemplait les champs qui se perdaient au loin et les conifères qui pointaient à l'horizon, et elle pensait à l'homme qu'elle avait aimé quarante ans plus tôt à Édimbourg. Il devait être vieux. Parfois, quand elle essayait de se rappeler son visage, elle réussissait à le voir, exactement tel qu'il était alors, mais, la plupart du temps, seule émergeait l'idée qu'elle avait de lui. Pourtant, elle l'aimait toujours, aussi éperdument qu'à vingt-deux ans. Elle ne l'avait jamais revu.

À la lisière du domaine des Gilbert, ou plutôt de ce qui en restait, elle avançait avec encore plus de précaution. Au milieu des hautes herbes et des broussailles s'ouvrait un petit précipice : c'était le bord de leur carrière de gravier. Elle savait qu'il y avait dans les parages un pommier tordu, dernier survivant du verger qui avait occupé l'emplacement de la carrière. Il s'agrippait au bord, enveloppé de bourreau-des-arbres², soutenu et étouffé par une guirlande ligneuse de baies orange. Il était là, penché vers elle dans la nuit éthérée. En faisant attention à la carabine, Marian s'assit contre le tronc, au bord du trou. De là, elle voyait l'arrière de la maison des Gilbert, les fenêtres éclairées de la cuisine et du bureau de Monterey. C'était une maison loyaliste authentique, plus

2. Le bourreau-des-arbres, ou célastré grimpant (*Celastrus scandens*), aux tiges très envahissantes, peut atteindre 15 mètres de hauteur. (N.d.T.)

vieille et plus petite que celle des Willard. Elle tendit l'oreille. La nuit était silencieuse. Les coyotes savaient qu'elle était là, ils l'épiaient, ils étaient sur leurs gardes.

Evan aussi était sur ses gardes ces temps-ci, il se doutait de ses sentiments et devinait son agitation. Du fait de sa surdité, c'était un observateur particulièrement attentif. Ce soir, il avait été calme, mais parfois, récemment, tout ce qu'il faisait pour elle était empreint d'une affection angoissée. Il fallait qu'il soit toujours près d'elle, qu'il la caresse, l'embrasse à l'improviste, même devant les gens. Il avait toujours été fier d'elle, sa belle épouse, sa dame écossaise, mais, jusqu'à présent, il s'était montré réservé. Ce mur de réserve avait disparu. C'était embarrassant, voire inquiétant. Il semblait avoir peur. De quoi? pensa-t-elle; cela fait presque vingt-sept ans que nous sommes ici, ensemble. Que sait-il qui puisse le tracasser autant? Il a toujours été au courant de ce qui s'est passé dans ma vie. Je l'ai respecté, j'ai essayé d'être juste envers lui. Et je me suis vraiment efforcée de l'aimer.

Dans la maison des Gilbert, une silhouette passa devant la fenêtre du bureau de Monterey. Les rideaux étaient ouverts. Ils vivaient là depuis presque aussi longtemps que Marian et, comme tout le monde, elle connaissait leur histoire.

Au XIX^e siècle, le grand-père de Monterey Gilbert avait émigré de France. Il était allé dans l'Ouest, quelque part dans les Prairies, où il avait fait fortune dans le gaz naturel. Au tournant du siècle, le père de Monterey avait hérité de cette fortune. Jeune, c'était un bon vivant. Il avait appelé son fils Monterey par référence à la communauté d'artistes, en Californie, où son fils avait été conçu et où lui-même avait perdu au jeu des sommes fantastiques. Il avait eu le don de profiter de la vie, et le jeune Monterey s'était attendu à prendre la relève. Mais avant que son tour n'arrive, changement de programme: la Seconde Guerre mondiale avait éclaté. Mobilisé dans

l'aviation, il était devenu pilote, bon pilote de chasse, paraît-il, ou du moins pilote chanceux, en tout cas l'un des très rares qui avaient survécu aux combats en Afrique du Nord. Il était devenu un héros.

Monterey avait des tas d'anecdotes à raconter, moins sur la guerre que sur la vie à Londres ou à Paris. Il aimait le monde, les plaisirs. C'était un pince-sans-rire. Il buvait du gin tonic et riait de la vie. La plupart du temps, il parlait de soirées mondaines ou des excentricités de gens célèbres. Il évoquait parfois les nuits d'Alexandrie, avec ses bordels et ses prostituées adolescentes. Mais la meilleure, la plus singulière de ses aventures, la seule dont il ne riait pas, était la fin de sa carrière de pilote de chasse. Son avion avait fini par être touché et, pendant qu'il piquait en flammes, lui avait sauté *in extremis*. À ce point du récit, il s'animait, déployait une éloquence, une verve, une ardeur inattendues. On le voyait se balancer sous le parachute, l'avion déjà loin dans la lumière du soleil, et lui, seul, au milieu du silence qui planait sur le désert totalement vide. On entendait le sifflement du vent dans les cordes de soie tendues à bloc et, surtout, on contemplait la fumée et les flammes de ses bottes en feu qui lui soufflaient au visage. Mais son histoire s'arrêtait là, avec ses bottes en feu. Marian n'avait jamais su qui l'avait recueilli, ni comment il était sorti du désert.

Ensuite, il s'était marié et il était revenu au Canada pour suivre sa vocation naturelle de dépensier. Avec Esmé, sa femme anglaise, il était arrivé à Sherbrooke à peu près au moment où Marian avait épousé Evan et s'était installée à la ferme, mais ils n'étaient pas voisins au début. Monterey n'avait pas eu l'intention de s'occuper d'une ferme, du moins pas à la manière pratique d'Evan. Il semblait qu'il avait vaguement eu l'idée de retourner à ses racines françaises, peut-être dans un rôle seigneurial, même si aucun membre de sa famille n'avait jamais vécu au Québec et que son français était très

approximatif, comme il l'est souvent chez les Canadiens anglais. Sherbrooke n'était pas non plus la ville la plus française du Québec, surtout à la fin des années quarante. Cependant, Monterey était un authentique original. Il avait choisi une ville à laquelle personne n'aurait pensé et se conduisait comme si c'était le centre de l'univers pour la seule raison qu'il y habitait. Lui et Esmé s'étaient installés dans le meilleur hôtel, le New Sherbrooke, et y étaient restés près d'un an, sans projet particulier pour dilapider l'héritage. Ils s'étaient payé du bon temps, voilà tout, et avaient envoyé les factures au père de Monterey, qui, apparemment, avait payé sans protester.

Mais, avant d'atteindre un âge avancé, il était mort subitement. À leur grande surprise, il leur laissait très peu d'argent. Il avait presque tout dépensé à la fin de sa vie et avait quitté ce monde avec plus ou moins d'élégance quand il s'était aperçu que la fortune familiale avait fondu. Monterey avait bien réagi à l'idée d'un avenir radicalement différent de ce qu'il avait escompté. De toute façon, il n'y avait personne à qui se plaindre. Malgré tout, il s'était comporté courageusement. Restreignant leurs attentes, Esmé et lui avaient acquis cette modeste ferme loyaliste avec l'argent qui leur était revenu. Et, plutôt désespérés, ils s'étaient décidés à apprendre le métier de fermier.

Monterey avait lu quelques ouvrages sur la question et, à peine choisi le domaine où exercer son savoir, il avait déclaré vouloir être moderne et scientifique. Ils avaient eu des poulets qui tombaient de mort subite et des moutons qui mouraient de froid ou se faisaient dévorer par les loups, précurseurs des coyotes qui rôdaient maintenant dans la région. Vers la fin, c'étaient des renards argentés qui s'entre-dévorait. Les gens du village riaient encore des théories de Monterey sur l'élevage. Le poulailler vitré était finalement devenu un «studio» destiné à un peintre éventuel, mais personne n'y peignait jamais. Le tout dernier projet de Monterey avait consisté à

acheter un couple de chinchillas aux grands yeux et à la fourrure duveteuse, qui avaient refusé de procréer.

— Ils avaient l'air innocents comme des enfants de chœur, disait-il, mais, à vrai dire, tout ce qu'ils attendaient, c'était que j'approche de leur cage pour me pisser en pleine face. Alors j'en ai fait une belle paire de pantoufles pour Esmé.

Et Esmé ajoutait :

— Ha ! Ha ! Ha ! Et je les portais ! Vous me connaissez, hein, folle que je suis !

Quand Esmé était arrivée, Marian avait essayé de l'accueillir comme une consœur, mariée de guerre comme elle. Elle désirait vivement se découvrir des affinités avec elle. Mais Esmé, en vraie Londonienne, ne parlait que de clubs, de restaurants et des week-ends qu'elle avait passés en France.

— Monty est *français*, vous savez..., déclarait-elle en décrivant des arabesques avec son porte-cigarette.

Esmé avait bien dix ans de moins que Marian. Au bout de quelque temps, Marian s'était aperçue qu'Esmé se forçait à être aimable, mais qu'au fond elle jugeait sa voisine écossaise trop comme-il-faut, en un mot, assommante. Marian, songeuse, enfonça ses bottes dans le sable. Comme-il-faut... Elle avait froid aux mains. Elle posa la carabine sur l'herbe et mit les mains dans ses poches. Elle repensait à Monterey. Après le fiasco des chinchillas, il s'était mis à boire sérieusement. Pour payer la boisson, il avait vendu une bonne partie de sa terre.

Providentiellement, d'ailleurs, puisque cette somme les avait fait vivre pendant toutes ces années avec une flopée de chiens et de chats. Monterey avait découvert un gisement de sable et de gravier sous la mince couche de terre arable de son domaine ; pour gagner sa vie, il n'avait qu'à faire payer les gens qui viendraient chercher ces matériaux et les emporteraient eux-mêmes. On avait tellement creusé qu'il ne restait pratiquement rien. Voilà

pourquoi Marian était assise au bord d'un grand trou, au clair de lune. La ferme entière était devenue un trou, le contraire d'une terre, sauf à un endroit, une sorte d'îlot sur lequel se juchait la maison. Et ses fondations n'étaient pas très solides. Les vrais fermiers de la région et les gens du village se moquaient de la ferme de Monty Gilbert, de «son élevage de gravier...», même s'ils lui en achetaient régulièrement.

Une fois lancé le commerce de gravier, Monty avait proclamé qu'il allait devenir écrivain.

— N'importe qui peut pondre un roman policier, lançait-il avec une pointe de jovialité bien caractéristique, en minaudant derrière sa moustache d'aviateur; il suffit d'écrire un peu chaque jour, comme si c'était un métier.

Sauf que Monterey n'avait jamais eu de métier et préférait boire. Là-bas, dans le petit salon vieillot et bas de plafond où s'entassaient des meubles trop volumineux, il avait installé son fauteuil à oreilles à côté du tourne-disque *Heathkit*. Il y était d'ailleurs probablement assis en ce moment, en train de lire Dashiell Hammett ou Lawrence Durrell et de se dire que c'était facile comme bonjour. Et de boire son gin et de rire avec Esmé. Ils faisaient bien la paire. Les histoires de guerre d'Esmé se résumaient à avoir conduit un camion de dix tonnes. Elle était de très petite taille et se plaisait à raconter à tout le monde qu'elle n'aurait jamais pu reculer sans quelqu'un pour la guider.

— Je ne pouvais pas atteindre la pédale et me pencher en même temps assez loin pour voir au-delà de la remorque; les rétroviseurs n'étaient pas bons, alors il fallait que quelqu'un me guide, autrement j'aurais tout écrasé en arrière. Mais c'était la guerre...

Elle se vantait que c'était à cette époque, avec le fameux camion, qu'elle avait appris à conduire dans la neige.

— Ne tournez pas le volant! conseillait-elle à qui

voulait l'entendre. C'est ce qu'on me disait et ça marchait!

Ne tournez pas le volant... Belle théorie... En pratique, elle ne l'avait jamais repris, le volant, encore moins en hiver sur les routes montagneuses des Cantons de l'Est. Sans aucun doute, Monterey lui avait souri gentiment et dit qu'il la croyait sur parole. Ils formaient un couple heureux dans cette petite maison du XVIII^e siècle, une belle paire de fêtards, inoffensifs, incorrigibles, qui faisait face à l'adversité. Ils s'assuraient qu'il y avait toujours assez d'argent dans la boîte à biscuits pour une autre bouteille de gin, même s'il en manquait pour payer l'épicerie. C'était Marian qui nourrissait parfois leur chien, un boxer appelé Digsby, quand il se présentait à sa porte. Pendant ce temps, Monty prétendait que l'animal était allé à Paris et avait tapé dans l'œil du portier de l'hôtel Crillon. Là, il disait vrai. Ils raclaient les fonds de tiroirs pour voyager au lieu de faire réparer les fondations de leur maison. Quant au chien, il était allé en France avec eux plusieurs fois. Mais il était continuellement affamé. C'est peut-être ce qui avait attendri les employés du Crillon. Cette nuit, en entendant les coyotes, le prudent Digsby devait être allé se réfugier sous le fauteuil de Monty. Il n'aboierait pas, il ne trahirait pas Marian, toujours assise au bord du trou, à regarder leurs fenêtres éclairées.

Elle vit Esmé traverser la cuisine avec quelque chose à la main, puis revenir. Un autre verre pour Monty.

Quel était le secret de leur bonheur? Dans cette vieille maison instable! Il manquait bel et bien des pierres dans le solage, elles étaient tombées, et le vent soufflait là-dessous. Esmé n'avait pas à sortir le chat pour la nuit. Elle l'enfermait simplement dans la cave, d'où il pouvait aller et venir à sa guise. Marian ramassa la carabine dans l'herbe froide et la posa en équilibre sur ses genoux, en faisant attention à la pointer vers le sable, en bas, dans la carrière. Elle passa la main sur la crosse. Dans son genre,

c'était un bel objet. Evan l'entretenait bien, il le nettoyait et le huilait. Le bois foncé était doux au toucher. Une carabine était une œuvre d'art. Ou bien était-ce un outil, un simple outil ? Presque tous les fermiers en avaient une.

D'une manière ou d'une autre, Evan s'était attendu à ce que les armes lui soient familières et il n'avait pas voulu lui montrer à s'en servir. D'ailleurs, montrer quoi que ce soit l'énervait. Aussi avait-il fini par déclarer que c'était la simplicité même, que tout le monde connaissait les règles de base du maniement d'une arme à feu. Il avait seulement dit :

— Surtout ne vise personne.

C'était donc Monterey Gilbert qui lui avait appris à tirer, il y avait presque vingt ans. Il l'avait laissée s'entraîner là où il y avait le moins de danger, dans sa première carrière. Il avait fixé une cible en papier sur la paroi de sable et s'était posté derrière elle, non loin de l'endroit où elle se trouvait en ce moment. Passant le bras par-dessus son épaule, il lui avait montré comment tenir la carabine et viser. Il s'était comporté de façon courtoise et pratique, après quoi Esmé lui avait servi le thé. Monterey avait dit à Esmé que Marian avait le don du tir.

Que se passerait-il si je tirais maintenant dans leur carrière ? songea-t-elle. Est-ce qu'ils sortiraient voir ? Pas sûr. Comme tout le monde, Marian savait que la carrière, accessible depuis la route à ceux qui venaient chercher du gravier, était fréquentée le soir par les amoureux. Monterey riait en parlant des vieilles bagnoles vrombissantes qui entraient et sortaient, provoquant de véritables embouteillages, d'après lui, certains soirs, et il riait en décrivant les bouteilles vides, les sous-vêtements et les condoms qu'on retrouvait le matin, mais il laissait les amoureux tranquilles. Comme Digsby avec les coyotes, il ne se mêlait pas de ce qui ne le regardait pas.

Que se passerait-il si je me mettais le canon dans la bouche et tirais? songea Marian. Est-ce que quelqu'un s'en apercevrait avant le matin? Evan était probablement couché. Il ne s'en rendrait pas compte avant le déjeuner. Quelle idée folle, folle! D'ailleurs, non, elle n'en avait pas l'intention.

Chose certaine, elle ne pouvait pas faire un coup pareil à Evan. Elle ne pouvait pas lui faire tant de mal. Il était compréhensif, mais il y avait des choses qu'il ne comprendrait jamais. D'autre part, l'idée d'être découverte par Monterey Gilbert lui répugnait, précisément parce qu'elle craignait que lui ne comprenne. Cette pensée la troublait également. Quand il trouverait son corps, il saurait pourquoi. Il ne serait pas choqué, pas dégoûté, peut-être même qu'il dirait: «Eh bien, je savais qu'elle n'était pas heureuse.» Elle n'avait été que sa voisine pendant toutes ces années, mais une fois ou deux il l'avait regardée comme s'il lisait dans ses pensées. Il lui manifestait de la camaraderie, une sorte d'intimité spontanée, dont sa petite femme bavarde ne s'apercevait pas. Il était indulgent pour Esmé tandis que, par-dessus sa tête, ses yeux rencontraient ceux de Marian. Leur expression signifiait alors: Vous voyez ma situation. Je l'aime vraiment, même si vous ne pouvez comprendre pourquoi.

Par conséquent, ce serait non seulement cruel envers son mari mais du plus mauvais goût que de se faire sauter la cervelle derrière la maison des Gilbert. Le canon de la carabine était toujours dirigé vers le sable. Elle appuya son menton sur le métal froid. Au même moment, un coyote se remit à hurler, toujours à l'autre bout du champ. Elle tressaillit. Alors, tout près, pendant qu'elle penchait la tête au-dessus de la carabine, l'autre ténor répondit. Elle était restée si longtemps assise que les animaux l'avaient oubliée. Et pour la première fois elle eut un léger frisson de plaisir à l'idée de tuer. Elle

aimerait peut-être en tuer un, juste pour arrêter les lamentations, mais les coyotes étaient aussi insaisissables que les grillons. Ils allaient se taire et disparaître dès qu'elle bougerait.

C'était vrai qu'elle n'arrivait pas à comprendre Monterey. Comment pouvait-il se contenter de si peu, lui qui avait été élevé dans l'attente de tant de choses? Il avait mené une vie de grande envergure, accompli des actes de bravoure; comment pouvait-il se satisfaire de cette vie étriquée, rester assis dans cette petite maison à regarder par une fenêtre d'où il ne voyait que des broussailles et du gravier? Quand son regard croisait le sien, elle essayait, entre autres choses, d'élucider ce mystère. Il savait sûrement qu'elle aussi s'était attendue à davantage. Il devait voir qu'elle se demandait comment elle avait fait pour atterrir là, avec Evan.

Et pourquoi n'était-il pas humilié quand on se moquait de lui au village? Il savait très bien ce qu'on racontait. Le type de la quincaillerie s'exclamait sans arrêt: «Monty Gilbert est un auteur qui n'a jamais écrit de livre!»

La pauvreté régnait dans cette baraque, elle le savait. Monty et Esmé y avaient entassé tout ce dont ils avaient hérité: antiquités, tapis, porcelaine et argenterie. Ils se servaient de tout, n'achetaient jamais rien. Presque tout était usé et trop grand pour les pièces. Le fauteuil à oreilles de Monty, qui craquait aux coutures, bloquait à moitié la porte. Dans son bureau, le somptueux tapis chinois était replié à une extrémité pour loger dans la pièce exiguë et, à l'autre bout, il remontait contre le mur. Mais ils se débrouillaient, ils ne se laissaient pas abattre. Voilà tout. Et Monterey buvait.

Que doit-on éprouver en descendant du haut des airs avec des bottes en feu? Marian essayait d'imaginer la fumée noire et l'odeur de caoutchouc brûlé, avec les flammes et les étincelles qui accompagnaient Monterey dans

sa chute. Les flammes étaient attisées dans la descente, et il ne pouvait évidemment pas les éteindre avant d'avoir atterri. De cela, il ne parlait jamais, comme si, en fait, il n'avait jamais vraiment atterri. Mais cela justifiait-il qu'il passe le reste de sa vie dans un fauteuil, à boire et à raconter intarissablement des histoires, qui n'étaient pas forcément toutes vraies, et dont la plupart dataient de trente ans? Marian leva la carabine et pointa en se guidant sur le reflet du canon. Ou bien était-il préférable de passer ses soirées dans la cuisine d'une ferme à lire *The Sherbrooke Record*, et à éplucher toutes les annonces de ventes aux enchères, de tracteurs et de poussins à vendre? Ou à ânonner inlassablement des poèmes appris cinquante ans plus tôt? Elle essaya d'aligner la mire, mais il faisait trop sombre. Le reflet était plus facile à voir que le canon lui-même.

Evan aussi avait fait la guerre, mais il n'avait absolument rien à en dire. Il était revenu chez lui pour gagner sa vie comme fermier et bûcheron, et avait élevé deux fils. Monterey n'avait rien fait de semblable, il n'avait même pas écrit le livre soi-disant si facile. Or Evan n'était pas un héros, il s'était contenté de s'en sortir vivant, tandis que Monty, lui, en était un. Il avait fait davantage, il avait tué des hommes, en assez grand nombre, apparemment. Voilà quel était peut-être son secret: lui savait ce que les autres ignoraient. Et il était d'autant plus heureux d'être en vie.

Cependant, la lune avait monté. Auréolée d'un cercle irisé annonciateur de neige, elle entraînait dans les nuages. Pointant leur museau vers elle, les coyotes lançaient toujours leur chant d'adoration dans la splendeur glacée. Habitée à leurs accents langoureux, Marian aussi fixait le ciel, et ses pensées revenaient à son amour perdu. De quoi aurait-il l'air à son âge? Elle ne pouvait absolument pas l'imaginer vieux. Était-il vivant seulement? Elle

saisit la carabine. Impossible de se le figurer mort non plus. C'est alors qu'elle trouva le guidon, le V en métal au bout du canon, qui se détachait sur le jaune de la fenêtre de la cuisine des Gilbert. On bougeait, c'était la tête d'Esmé au-dessus de l'évier, elle devait faire la vaisselle du souper. Lentement, Marian déplaça le guidon vers la gauche, mais elle perdit de vue la lumière et ne distingua plus que le reflet sur l'arme.

Quand elle repéra la deuxième fenêtre, elle sursauta, son cœur battit à tout rompre: Monterey Gilbert était là qui la regardait, debout à la fenêtre de son bureau. Sa première réaction fut de disparaître derrière l'arbre, de se cacher, de s'éloigner en rampant; pourtant, elle resta figée. Puis elle se rendit compte qu'il ne pouvait pas la voir. Tout ce qu'il pouvait voir dehors, dans le noir, c'était la lune. Il avait dû entendre les coyotes, lui aussi, et il était venu à la fenêtre. Et il se tenait là, à découvert, bel homme dans la soixantaine, avec sa moustache bien taillée et son superbe veston de tweed. À cause du trou qui les séparait, Marian ne pouvait distinguer l'expression de son visage. Elle savait qu'il était seul dans la pièce puisqu'elle avait vu Esmé dans la cuisine. Et lui, pendant ce temps, contemplait le fouillis inextricable de sa terre à gravier. Pouvait-il seulement voir la lune de ce côté? Elle avait presque disparu, mais il continuait à scruter la nuit.

Tout à coup, il la fit sursauter une autre fois: il avait fait un geste, pas tout à fait un signe de la main, plutôt une sorte de salut. Marian, dissimulée dans un enchevêtrement de baies et d'herbes sèches, fut terrorisée à l'idée qu'il l'avait vue. Elle recula sans baisser la carabine. Mais ce n'était pas elle qu'il regardait. Les coyotes chantaient et Monterey levait la tête vers la lune. Il les écoutait. Marian, cachée au milieu du bourreau-des-arbres, le vit alors lever son verre, comme pour porter un toast. Il le tint longtemps en l'air. Elle retint son souffle. Puis il but. Seul dans son bureau, dans la ligne de mire,

Monterey Gilbert saluait le hurlement des coyotes, la pleine lune ou simplement la nuit.

Marian frissonna. Elle mit le doigt sur le cran de sûreté. Je pourrais le tuer, pensa-t-elle. Je pourrais le tuer maintenant, pendant qu'il rêve aux livres qu'il se figure écrire un jour. Ce serait une bonne mort. D'ailleurs, il le ferait pour moi, c'est le seul qui le ferait. Elle savait que c'était vrai. Il y avait chez lui un certain pragmatisme, particulièrement au sujet de la mort. Mais non, elle n'allait pas l'abattre, pas avec la tête innocente d'Esmé aux cheveux teints en blond penchée au-dessus de l'évier, à l'autre fenêtre. Marian baissa lentement la carabine, craignant que son reflet ne la trahisse; puis elle dégagea ses bottes du sable et rampa derrière le pommier en tirant l'arme avec précaution. Est-ce que le cran de sûreté était toujours mis? Si le coup partait maintenant, il sortirait à coup sûr et la découvrirait, lui, Monterey Gilbert le survivant. Elle se retrouverait face à face avec le Monterey efficace et courtois qui lui avait appris à tirer. Elle ne voulait pas que cet homme qui présentait sa détresse en ait une confirmation si évidente.

Lorsqu'elle essaya de se redresser, elle se trouva si ankylosée par le froid qu'elle tenait à peine debout. Quelle lunatique, oui, quelle insensée d'être venue là! Et que ferait Monterey s'il la trouvait? Rien. Il lui offrirait probablement un whisky et la ramènerait chez elle. Ses mains brûlaient de froid. Tandis qu'Esmé, offusquée et ravie qu'on ait surpris Marian en train d'épier aux fenêtres, irait raconter dans tout le village que Marian Willard perdait la tête.

Le retour à travers les broussailles et les champs lui sembla long et pénible. La lune était au-dessus des nuages et la nuit, beaucoup plus noire. Les coyotes s'étaient tus. Marian repassa près de la fosse de la jument et faillit ne pas la remarquer tant elle s'était estompée dans l'obscurité. Elle commençait à avoir peur. Où étaient les coyotes?

Des formes grises semblaient flotter alentour. Certaines n'avaient pas une silhouette de chien, plutôt la taille d'un homme. Et elles bougeaient subrepticement. Marian se retourna, s'arrêta pour écouter, retenant son souffle. Rien. Pourtant ce bruit furtif, ce bruit de pas, de pieds qui se déplaçaient en alternance? Qui attendait qu'elle bouge à son tour? Elle ôta le cran de sûreté et repartit, effrayée par le bruit de ses pas dans l'herbe, épouvantée par la fumée blanche de son haleine, hantée par le désir de se retourner, mais obligée de regarder devant pour voir où elle allait.

Le sentier en bordure du bois était le passage le plus terrifiant, avec tous ces arbres sombres à forme humaine. Elle avançait sans bruit, mais les battements de son cœur l'assourdisaient, l'étourdisaient. Elle se retourna, trébucha dans une ornière de tracteur et pressa la détente. Le coup partit, retentit et se répercuta dans l'écho qui n'en finissait plus, tel le marteau de Thor fracassant le toit de la réalité jusqu'à la fin des temps. La poussée brutale du recul l'atteignit à la hanche et la fit tomber sur un genou. Mais ce fut tout. C'était fini. Dans le silence abyssal qui suivit, il y eut un bruit de pas précipités, semblable à une brève course de chien qui détalait. Un coyote, sans doute curieux, l'avait suivie en flairant sa trace. Alors Marian, à genoux sur la terre gelée, se demandant où le coup était allé, fut saisie d'un long frémissement qui montait de ses entrailles jusqu'au fond de sa gorge, comme une envie de vomir. Cria-t-elle? Ses oreilles tintaient. Cria-t-elle vraiment ou était-ce un effet de la peur qui la tenaillait? Elle redoutait de faire encore du bruit. Elle ramassa la carabine et retourna à la maison en traînant la jambe.

Elle traversa le hangar et franchit la porte de la cuisine, terrorisée par l'obscurité. Evan était au lit, et il faisait noir même dans la cuisine. Il n'avait laissé qu'une

veilleuse pour elle en bas de l'escalier. Elle posa la carabine debout dans un coin, alluma les néons, verrouilla la porte, tira le rideau par-dessus, le cœur battant. Elle était dans la maison. Sauve. Il fallait qu'elle monte se coucher à côté du corps pesant, immobile, de son mari. Qu'elle aille dormir. En tremblant, elle enleva ses bottes d'un coup de pied, accrocha sa veste, sortit de la poche la balle inutilisée qu'elle garda dans la main. Elle s'appuya contre le mur près de la porte, respirant profondément, attendant que son cœur se calme. Dieu merci, il était sourd.

Une pensée lui traversa l'esprit. Peut-être qu'en fait elle savait ce qui arrivait à son mari. C'était terriblement simple. Evan s'était rendu compte qu'il allait mourir un jour et, bien que Marian ne se sentit point vieille, lui commençait à apprivoiser l'idée de sa propre mort. Voilà qui expliquait l'étrange urgence qu'il ressentait, la disparition de sa réserve, et toutes ses récentes démonstrations d'affection. C'était la prise de conscience de cette certitude. Voilà ce qui le travaillait. Elle s'écarta du mur, ramassa la 303, s'étira pour la raccrocher au-dessus de la patère et fut saisie d'un vif élan dans l'épaule. Se demandant brusquement si la carabine était toujours chargée, elle la redescendit et s'escrima sur la culasse. Bien sûr que non, puisque le coup était parti; elle perdait le nord. Elle retira la douille et la garda à la main avec la balle neuve.

Il ne manquait plus que *ça* maintenant... Elle s'efforça d'évoquer le visage de son ancien amoureux écossais. Il pouvait très bien être mort à l'heure actuelle. Mais elle ne réussit pas à voir les traits de cet homme qui l'avait aimée tellement moins qu'elle. Seule sa silhouette émergea. Puis, tout à coup, la cuisine lui parut trop brillamment éclairée. Épuisée, elle entrevoyait des lueurs intermittentes sur le pourtour de son champ de vision. Elle éteignit le plafonnier, jeta les deux projectiles dans la poubelle et monta se coucher.

Le lendemain matin, Evan trouva sa carabine sur la table de la cuisine. En faisant son tour, vérifiant tout comme à l'habitude, il trouva le chargeur sur le capot de sa camionnette. Il inspecta ensuite les poches de sa veste, celle que Marian avait portée, et continua à chercher. Il inventoria la poubelle et y découvrit la douille, puis la balle neuve. Seigneur Dieu! Il interpella Marian sur un ton de reproche attristé: Où diable pouvait-elle bien avoir eu la tête pour faire une chose pareille, jeter des bonnes munitions à la poubelle! — Qu'est-ce qui t'a pris, Marian? Qu'est-ce qui serait arrivé si j'avais tout jeté dans le poêle?

Mais Marian ne pouvait lui répondre. Par la fenêtre, elle regardait la lumière matinale éclabousser une mince couche de nouvelle neige. La réverbération l'éblouit: elle ferma les yeux. Elle tenta de retrouver le visage de son amant, mais ne vit que du noir. Alors, de cette noirceur, surgit Monterey Gilbert, debout à la fenêtre du bureau où il n'écrirait jamais son livre. À présent, elle voyait clairement son visage et son sourire. En la regardant droit dans les yeux, il levait son verre à la nuit.

Traduit de l'anglais par Dominique Issenhuth